

## 112. Architecture et urbanisme dans une métropole ultralibérale : Amman.

*Issu d'une famille de poètes chantres de la Palestine, Jafar Tukan est aujourd'hui l'architecte le plus connu de Jordanie. Formé à Beyrouth, il a notamment travaillé pour Dar al-Handasah, compagnie d'ingénierie et d'architecture créée dans la capitale libanaise par des ingénieurs jordano-palestiniens en 1956 et très active dans les pays pétroliers. De nombreux architectes du Moyen-Orient y ont fait leurs premières armes. En 1976, Jafar Tukan quitte le Liban en guerre pour s'établir à Amman où il fera l'essentiel de sa carrière. Profitant du déclin de Beyrouth, la capitale jordanienne s'impose alors comme un haut lieu de l'architecture moderne au Moyen-Orient. Depuis les années 2000, elle bénéficie de très nombreux investissements immobiliers des pays du Golfe dont la hausse des prix du pétrole a accru les revenus. Comme la plupart des métropoles arabes, la ville se hérissé de tours, gagne de nouveaux quartiers et devient le lieu d'expression d'un urbanisme ultralibéral qui ne tient pas toujours compte, loin s'en faut, des intérêts de leurs habitants.*

Je suis né à Naplouse en 1938. J'y ai étudié jusqu'au baccalauréat, puis j'ai poursuivi mes études à l'université [américaine] de Beyrouth, avec en particulier le professeur Raymond Ghusson, élève de Walter Gropius. J'ai fait mes premières armes à Amman, où je venais de me marier au ministère des Travaux publics. La plupart des architectes jordaniens avaient été formés en Égypte. Sans vouloir les blesser, je dois dire qu'ils avaient un niveau inférieur aux architectes formés alors au Liban. J'ai été le dix-neuvième architecte de Jordanie, lors de mon inscription à l'ordre des architectes en 1961. Tous les bâtiments réalisés à Amman étaient plus simples et plus petits que ce qui se faisait au Liban et j'avais du mal à travailler. Je suis retourné après quelques mois à Beyrouth où j'ai été employé dans le grand cabinet d'architecture Dar al-Handasa, puis j'y ai ouvert mon propre bureau en 1968. À cette époque, au milieu des années 1960, Beyrouth était le centre intellectuel et architectural du monde arabe ou, du moins, du Moyen-Orient. Tout y était possible : la liberté des arts, la liberté de pensée y régnaient. La ville était ouverte au monde entier, elle comptait de grandes écoles d'architecture. Cet âge d'or de Beyrouth s'est interrompu brutalement avec la guerre du Liban. En 1976, j'ai dû regagner la Jordanie avec ma famille, où j'ai commencé à travailler pour des clients locaux et des pays du golfe. (...)

J'ai alors tenté quelques innovations, comme de faire apparaître les placages de pierre comme tels, de jouer sur la pierre et le béton. Cela a eu un impact sur Amman et, par la suite, la nouvelle génération d'architectes jordaniens n'a plus construit de la même façon. Ma pensée était celle de l'architecture rationnelle, minimaliste, développée après la Seconde guerre mondiale en Europe. J'ai formé deux générations d'architectes dans cette école minimaliste, qui existe encore aujourd'hui. Selon moi, un bâtiment doit témoigner de son temps et de son lieu. Il ne doit pas imiter l'ancien, ni les constructions andalouses, maghrébines ou chinoises. Pour être moderne, il doit réinterpréter des traditions locales.

J'ai innové en introduisant en Jordanie les techniques nouvelles développées alors dans le monde entier. J'ai ainsi conçu en 1982 le premier immeuble de verre d'acier d'Amman : le centre Ryad situé près du troisième cercle. Mais j'ai souhaité respecter le profil urbain du quartier en me limitant à neuf étages au-dessus de la rue ; pas comme cela a été fait avec *Le Royal* [le bâtiment le plus élevé d'Amman, construit entre 1999 et 2001] dont les proportions sont démesurées par rapport au quartier où il s'élève. Le centre Ryad était à l'époque le bâtiment le plus élevé de la ville. (...)

J'ai beaucoup travaillé la pierre, que les Jordaniens affectionnent. Mais j'ai innové en introduisant des types de coupe différents et types de pierre différents. Par exemple, la pierre sahraouie qui avait une mauvaise réputation, celle d'être meuble, d'absorber, de se salir. Je l'ai volontairement employé pour la villa *Abou Rahme* et pour l'école AUB. Autant que possible, je me suis efforcé de travailler avec la pierre locale. (...)

Parmi les choses, qui, à mon sens, ont eu le plus d'impact architectural sur Amman figurent les cabinets internationaux que j'ai introduits en Jordanie, notamment The Architects Collaborative, de Cambridge (Massachusetts), ou le groupe de Walter Gropius. Nous avons réalisé ensemble deux projets : l'hôpital de l'Université de Jordanie et l'hôtel *Crown Plaza* de Pétra. Quand j'étais étudiant, j'avais été très influencé par LE Corbusier et Kenzo Tange. J'ai eu le privilège de conduire deux projets avec ce dernier : le campus de la Jordan University of Science and Technology (JUST) à Irbid et le pavillon du roi dans l'aéroport Queen Alia. Mais le roi préfère utiliser l'aéroport de Marka ! Je suis les travaux de Ming Pei, rendu célèbre par la pyramide du Louvre. J'admire aussi Jean Nouvel et Zara Jadid. Je voyage beaucoup de par le monde pour visiter les grands chefs-d'œuvre architecturaux. C'est la nature même de l'architecture, on doit pénétrer un bâtiment pour le comprendre, pas seulement en voir les plans. Souvent, une simple conversation avec les grands maîtres de l'architecture mondiale est très instructive, même si l'on n'a pas l'occasion de faire des projets ensemble.

À côté de mon activité d'architecte, j'ai travaillé pour différentes organisations humanitaires : le Village des enfants que j'ai présidé jusqu'en 1994, la fondation de la reine Nour pour les démunis, et maintenant pour la fondation de la reine Rania, la Jordan River Foundation. J'ai également siégé à la municipalité d'Amman pendant quinze ans, mais je ne peux pas dire que j'y ai fait grand-chose. C'était un titre prestigieux pour réaliser un travail de routine d'enregistrement des bâtiments. Je ne participais pas aux prises de décisions essentielles. Néanmoins, je pense qu'habiter dans une ville ne suffit pas, il faut donner à la ville où on réside, il faut s'engager.

Sous le mandat de maire du D<sup>r</sup> Mamdouh al-Abadir a été entrepris le grand chantier de la nouvelle municipalité d'Amman. J'ai dû alors démissionner de la municipalité pour pouvoir y participer. Rassem Badran et moi-même avons conçu un plan très ouvert, au cœur d'un jardin, agencé de telle sorte que tous les habitants puissent y entrer librement, des quatre directions cardinales. Nous avons rencontré des tas de difficultés avec de vieux fonctionnaires qui voulaient des portes en métal partout. Ce qui a été décisif, c'est le choix de la localisation : à As al-Aïn, à mi-chemin entre Amman-Est et Amman-Ouest, à l'emplacement de l'ancienne source de la rivière d'Amman, le but était d'unir les citoyens par le biais d'un centre administratif. (...)

Je travaille actuellement sur les « Portes de Jordanie », les Jordan Gates [projet qui a déclenché une vive polémique après l'effondrement d'une des tours en septembre 2006], que je construis à Shmeissani. Mon idée était d'édifier de petits bâtiments en pierre de seulement quatre étages, d'où émergeraient deux tours fines de verre, élégante et transparente, comme des apparitions qui se fonderaient dans le ciel le soir. Quelque chose de minimaliste et fin. Toute une controverse s'est levée contre ce projet qui est financé par des capitaux du Golfe. Parce que depuis l'élévation considérable des cours du pétrole en 2005 et la fermeture des marchés américain et européen à l'investissement arabe, les investisseurs du Golfe se sont rabattus sur la Jordanie. Et depuis, Amman se hérissé de tours. (...) La controverse est triple : tout d'abord pourquoi construire si grand au milieu d'un quartier d'immeubles bas ? Deuxièmement, est-ce que les petites rues alentour pourront soutenir le projet du point de vue du trafic automobile ? Et surtout, pourquoi la municipalité d'Amman a-t-elle cédé à des investisseurs étrangers un terrain prévu pour installer un jardin public ? La municipalité a répondu qu'elle avait donné à Amman le grand parc Hussein.

En fait le problème est que la municipalité et le gouvernement veulent faire bon accueil aux investisseurs du Golfe. Nida al-Hadid, qui était maire jusqu'en mai 2006, a concédé de nombreux terrains à des compagnies étrangères moyennant la prise d'actions de la municipalité aux différents projets. Tout cela s'est produit sans se demander si c'était en relation avec un plan directeur. Depuis mai 2006, le roi a nommé un nouveau maire pour faire cesser toutes ces opérations immobilières. Ainsi, une grande compagnie koweïtienne

princièere n'a pas eu le projet de réaliser un projet de 60 immeubles de luxe derrière le *Sheraton*. Pourtant, les *gated communities* commencent à fleurir en Jordanie. Ainsi la grande esplanade d'exposition du Global Village de Marj al-Hamman, où les pèlerins du Turkménistan, d'Azerbaïdjan, d'Ouzbékistan avaient l'habitude de camper chaque année au moment du Hajj, pour vendre leurs tapis, leurs bijoux et de la vaisselle chinoise, s'est transformée en « Villages royaux », grand projet de *gated community* d'une compagnie d'investissements du golfe. [Beit al-Tamwil al-Khalij] (...)

Amman est une ville qui m'a aimé et qui m'a aidé. Elle m'a donné quelque chose de très important dans ma vie d'architecte : l'opportunité de travailler et de rencontrer des innovateurs. Amman est devenue un foyer d'architecture arabe contemporaine. (...)

Mais Amman souffre d'un grand mal : celui d'une étrangeté totale entre les citoyens et la ville. 90 % des Ammani sont pauvres et n'ont pas l'impression qu'Amman est leur ville, mais plutôt celle des 10 % très riches qui vivent à Abdoun. Cette étrangeté fait qu'Amman est une ville que personne n'aime : ni les riches, ni les pauvres. Les pauvres ne l'aiment pas parce qu'elle ne leur donne rien. Et les riches ne l'aiment pas parce qu'elle n'est pas assez sûre pour garantir leur avenir. D'ailleurs les riches de Jordanie essaient d'obtenir des nationalités étrangères [canadienne, australienne, britannique]. Ils achètent des maisons à Londres ou sur la Côte d'Azur. Ils n'aiment pas Amman, ils ne font que la traire tant qu'ils le peuvent. Les riches et les pauvres salissent la ville. Ils n'ont aucun égard pour sa beauté, sa culture. Moi, j'aime profondément Amman. J'ai toujours peur qu'un jour, il y ait une guerre et que je sois obligée à la quitter, à quitter cette ville qui m'a tant donné.

Extraits de « Architecte pionnier », in Myriam Ababsa, *Amman, de pierre et de paix*, Paris, Autrement, 2007, p. 70-76.